



HAL
open science

Sergej Čavajn dans le contexte des littératures finno-ougriennes de la région Volga-Oural

Eva Toulouze

► **To cite this version:**

Eva Toulouze. Sergej Čavajn dans le contexte des littératures finno-ougriennes de la région Volga-Oural. Toulouze, Eva. Les Maris, un peuple de Russie centrale, 25, L'Harmattan; ADEFO, pp.249-266, 2013, Bibliothèque Finno-Ougrienne, 9782323008332. hal-01276154

HAL Id: hal-01276154

<https://hal-inalco.archives-ouvertes.fr/hal-01276154>

Submitted on 18 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Résumé FR

Dans l'histoire de la littérature des peuples finno-ougriens de Russie, les années 1920 représentent une période extraordinaire. Certes, cette opinion, longtemps partagée par de nombreux chercheurs, surtout étrangers à la Russie (Moreau 1966), a été fortement remise en cause en Russie dans les décennies qui ont suivi : les années 1920 représentaient en ces temps-là une période douteuse, où rien n'était définitivement en place, où toutes les hérésies étaient permises, et où même les autorités du parti prenaient des décisions qui seraient plus tard critiquées. La décennie suivante, celle des années 1930, était beaucoup plus sympathique aux tenants du soviétisme : le dogme était affirmé, le projet soviétique de standardisation et de rationalisation commençait à être réalisé avec les plans quinquennaux et avec l'élimination de tout ce qui allait dans un sens différent. Aujourd'hui, la thèse des occidentaux a prévalu et les années 1920 redeviennent importantes et intéressantes. Plus encore, les intellectuels victimes des répressions staliniennes deviennent les héros de l'identité nationale et font l'objet aujourd'hui d'une attention particulière. C'est clairement le cas de Kuzebaj Gerd en Oudmourtie et de Sergej Čavajn au Mari-El.

Intellectuels, littérature, historiographie, répressions

Sergey Chavayn in the context of the Finno-Ugric Literatures of the Volga-Ural region

Résumé ENG

In the history of Russia's Finno-Ugric literatures, the 1920s are an extraordinary period. Soviet scholars have violently contested this opinion, which was shared by many researchers, mainly outside Russia: it was a period in which any view, later seen as heretical, was allowed and where even Party authorities made decisions for which they were later criticised. The following decade, the 1930s, was much more agreeable to Soviet views: socialist dogma was implemented with five-year plans and the elimination of all that was different from the official views. Today, the Western understanding has prevailed and the 1920s are again seen as interesting and important. The intellectuals, who were victims of the Stalinist repression, have become national identity heroes and are much focused on. Such is the case of KuzebayGerd in Udmurtia and Sergey Chavayn in Mari El.

Intellectuals, literature, historiography, repressions

Sergej Tšavajn Volga-Uurali ala soome-ugri kirjanduste kontekstis

Résumé EST

Venemaa soome-ugri rahvaste kirjanduste ajaloos on 1920d aastad väga põnev aeg. Sellist arvamust on palju teadlasi jaganud, eriti väljastpoolt Venemaad, kuid Nõukogude uurijad on sellele ägedalt vastu väitnud: nende jaoks olid 1920d aastad kahtlane aeg, mil miski polnud lõplikult paigas, mil ise kompartei juhid tegid hiljem taunitud otsuseid. Järgmine aastakümneks, 1930d aastad, oli nõukogude vaatlejatele märksa sümpaatsem: sotsialismi dogma sai kinnituse ja see hakati rakendama oma ühtlustamise ja ratsionaliseerimise projektiga viieaastakute ja kõige selle likvideerimise kaudu, mis suundus mujale. Täna, lääne teadlaste seisukoht on jälle tähelepanu keskmes ja 1920d aastad peetakse jälle huvitavaks ja tähtsaks. Nendest haritlastest, keda Stalini ajal represseeriti, on saanud rahvusidentiteedi kangelased ning neid uuritakse hoogsalt. Nende hulgas on Udmurdimaal Kuzebai Gerd ning Marimaal Sergej Tšavajin.

haritlaskond, historiograafia, kirjandus, repressioonid

Сергей Чавайн Юлден Уралкундемысе финн-угорсылнымутышто верже

Résumé MAR

Российыште илыше финн-угоркалыкынсылнымут историйштыже 1920-шо ийламышлыне пагытланшотлашыеш. Совет Ушем интеллигент-влак тиде жапым ялтвессе мынаклат. Ятыршанчызе-влак (нунынкоклаште шуко жер Россий чеквесвелгыч) тиде жапым шуко эрыкым пуышо семын лончылат: чылат үрлөшонымашым лүдде ойлашыешыле, южыжым вара еретикшонымашланшотленыт. Партий вуйлатыше-влак тиде жапым пунчалым илышышпурташоненыт, кудыжлан нуным вара чот шүрденыт. 30-шо ийлаште совет идеология догмыш савырнен, мутлан: вичияш план почеш илымаш, официалдеч ойыртмалт шешонымашым шудалымаш. Кызыт касвелшанчызе-влакыншымлымашыштык үкшынак латешда 1920-шо ийлампоянда данлесемын нергелат. Сталин пагыт репрессийыш логалше интеллигент-влакым калыкталешкесемын пагалат. Нунынкоклаште Удмуртийысе Куземай Герда Марий Элысе Сергей Чавайн .

Le contexte

Les années 1920 sont une période de mouvement dans l'ensemble du monde intellectuel russe, mais tout particulièrement chez les « petites » nationalités de la Russie soviétique qui parviennent à tirer leur épingle du jeu dans des moments de vacance de pouvoir : elles voient émerger des espoirs nouveaux, et les premiers signes qui suivent la mise en

place d'un nouveau régime favorable à leurs aspirations sont de bon augure. Le nouveau pouvoir s'était installé dans des conditions précaires et devait faire face à une guerre civile. Les bolcheviks essayaient de trouver dans le pays des appuis pour leur politique et allaient les chercher auprès de ceux qui étaient le moins susceptibles de regretter le régime tsariste : les catégories sociales négligées, méprisées par l'ancien régime n'en étaient que plus proches des nouveaux maîtres de la Russie. Les nationalités s'étaient fait entendre dans les dernières années avant la guerre. Certaines, surtout les nationalités occidentales, étaient d'ailleurs fort importunes pour le pouvoir central : les Polonais et les Baltes ne désiraient que s'affranchir de l'autorité de Saint-Petersbourg. Dans d'autres régions, les affrontements politiques faisaient rage : ainsi à Kazan où les Tatars, politiquement organisés, aspiraient à dire leur mot sur le sort de la Russie. Les Finno-ougriens, eux, qu'ils soient Mordves, Maris ou Oudmourtes, n'ont pas un niveau de politisation aussi élevé. Si l'on trouve bien des Komis « blancs » et des Komis « rouges », les partisans du tsar ne rencontrent pas en général de soutien de la part de communautés qui n'ont jamais reçu de leur part que du mépris. Les Rouges, plus précisément les bolchéviques, s'engouffrent dans le vide que laisse la disparition du pouvoir autocratique. Ils sont pratiquement les seuls à avoir un programme à proposer à des intelligentsias qui elles-mêmes n'en ont pas a priori.

En effet, les intelligentsias des nationalités finno-ougriennes de la Volga n'étaient, avant la révolution, ni organisées ni même politisées. Si quelques intellectuels avaient tenté, surtout après 1905, d'éveiller des populations paysannes peu ambitieuses, ils n'en étaient pas à former des mouvements politiques et encore moins à rivaliser avec les entreprises bolchéviques, surtout quand celles-ci allaient dans le sens de leurs revendications. Les bolchéviques, en effet, étaient parfaitement prêts à soutenir les revendications culturelles des nationalités, alors qu'ils étaient beaucoup plus prudents sur toute velléité d'autonomie politique. Avec les Finno-ougriens ils n'avaient pas grand-chose à craindre.

L'intelligentsia chez les Maris avant 1917

Si nous cherchons une spécificité marie par rapport aux autres peuples finno-ougriens de la région Oural-Volga, c'est sans doute que, dans les années 1920, nous retrouvons ensemble des intellectuels relevant de différentes générations, certains d'entre eux ayant derrière eux une expérience considérable. En effet, chez les Maris, une intelligentsia avait été particulièrement active dès la fin du XIX^e siècle, elle avait des traditions et l'écrit en mari avait eu le temps de s'imposer, notamment par l'activité des instituteurs et auteurs de manuels. Bien que l'historiographie soviétique, imprégnée de l'idée de la parthénogenèse révolutionnaire, ait longtemps tardé à l'admettre, la voie des nationalités à l'alphabétisation avait été ouverte par les missionnaires qui avaient promu l'école et l'écrit dans les langues nationales. C'est un ecclésiastique, l'archevêque de Kazan, Veniamin Pucek-Grigorovič, qui est à l'origine de la publication, en 1775, de la première grammaire du mari qui pose de facto les bases d'une langue littéraire (Isanbajev 1959, p. 443 ; Ivanov 1997, p. 42). Les missionnaires, grâce au système d'éducation conçu par Nikolaj Il'minskij (cf. en français Toulouze 2004), avaient également contribué à la formation d'une intelligentsia, peu nombreuse mais aguerrie, prête, à partir de 1918, à animer le renouveau culturel.

Plusieurs abécédaires et manuels sont cités dans l'article d'Antropov dans ce recueil (Antropov 2012). Dès le XIX^e siècle en effet, on trouve une couche d'intellectuels qui se dédiaient à la rédaction de manuels et d'outils permettant d'enraciner plus largement la

culture écrite : I. Kedrov (1867), T. Jakovlev (1870), S. A. Nurminskij (1839-1914, abécédaire en 1873), I. Udjurminskij (1887), directeur des écoles du gouvernement de Vjatka, P. I. Jeruslanov (1850-1914, chrestomatie en 1892), directeur de l'école de Birska (Vasinkin, 1991, p. 110) ; plus tard, sous l'influence de l'Oudmourte I. Mihejev, les trois chrestomaties de P. Glezdenev (1906), V. Vasil'ev (1907) et S. Čavajn (1910). En tout, il en parut plus d'une vingtaine. Ces porteurs des Lumières, souvent ecclésiastiques, se livraient à leur travail éducatif dans les écoles missionnaires qui, souhaitant enracciner le christianisme dans les consciences et dans les cœurs, accordaient une place prioritaire aux langues vernaculaires, créant ainsi les conditions d'une diffusion considérable de la culture écrite dans les communautés autochtones. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le nombre de livres publiés en mari est de 33 et, entre 1900 et 1917, il est de 49 (Gabov 1973, p.159).

L'une des entreprises qui rassembla, après 1905, l'intelligentsia mari, est celle des almanachs appelés *MarlaKalendar'*, qui reprenaient des modèles russes, déjà imités, par ailleurs, par les Oudmourtes. Ils parurent à Kazan entre 1907 et 1913 ; ils publiaient poèmes, récits, traductions, transcriptions d'oralité et textes de vulgarisation scientifique sur l'agriculture, l'apiculture, l'horticulture, la santé, l'éducation (avec la demande de faire du mari la langue d'enseignement), ainsi que des textes évoquant la parenté finno-ougrienne. Ils avaient été créés par des enseignants de Kazan, des ecclésiastiques comme P. Glezdenev qui en avait eu l'idée dès 1905. Les almanachs cessèrent de paraître peu avant l'entrée en guerre, en raison de problèmes financiers et de déboires avec la censure, dans une période de nationalisme panrusse exacerbé (Eman 1940, p. 143-147, Pengitov 1964, p. 6-7, Lallukka 1987, p. 155, Lallukka 1994, p. 44, Vasinkin 1991, p. 111-112).

Quelques noms et figures d'intellectuels permettront d'éclairer cette activité de précurseurs : nous en retrouverons quelques-uns dans les années 1920 et 1930. Certains d'entre eux, comme l'historiographie soviétique ne s'est pas privée de le souligner, sont entrés en conflit avec les autorités tsaristes : G. Evajn (Gurij Karmazin, 1882-1938, Birska), instituteur avant la révolution et auteur de manuels en 1914, avait même fait de la prison en 1908. C'est alors qu'il commença à écrire et entreprit de traduire en mari en 1910 (Pisatelimari 1976, p. 315-316, Marlit 1989, p. 44-45). La personnalité la plus éminente de cette génération, est le polyvalent Valerian Vasil'ev(1883-1961). Comme la date de sa mort le révèle, Vasil'ev survécut aux répressions des années 1930 et marqua de sa personnalité les lettres et la philologie maries au XX^e siècle. Sans certitude, on pense qu'il est l'un des traducteurs des quatre évangiles parus en mari en 1904. Formé à Kazan, diplômé de l'université de cette ville, Valerian Vasil'ev s'est fait connaître comme l'un des éditeurs du « calendrier » mari ; il y publie plusieurs poèmes et récits fortement inspirés d'auteurs russes comme Nekrasov. Ses activités scientifiques de linguiste l'amènent, dès les années 1920, à enseigner à l'Université de Kazan puis à l'Institut pédagogique dans la capitale mari. Il s'intéresse à la didactique du mari et publie même une grammaire scolaire, critiquant violemment les anciennes méthodes. Il est l'auteur, en 1928, de dictionnaires mari-russe et russe-mari. Comme dans le cas de VasilijLytkin chez les Komis, son activité littéraire est toute concentrée dans la période avant 1930. Rescapé des purges, il se consacra dans l'après-guerre à l'activité scientifique : cet éminent linguiste, qui écrivait aussi sous le nom d'Üpömarij (Üpö = Ufa, puisqu'il était originaire de cette région), avait un large réseau de contacts internationaux et, par exemple, était ami de MarttiRäsänen (Pisatelimari 1976, p. 55-57, Pisatelimari 1988, p. 41-44, Bereczki 1994, p. 21-22, Marlit 1989, p. 41-44, Apakajev 1990, p. 63-72).

Nous trouvons dans cette génération d'autres noms prestigieux comme G. Mikaj (Mihail Gerasimov, 1885-1944), instituteur, ancien étudiant en 1905 au séminaire de Kazan, qui commence son activité littéraire dans les *Marlakalendar'*; ses poèmes pacifistes écrits pendant la guerre, ainsi que ses petits textes satiriques, ne paraîtront qu'après la Révolution (Pisatelimari 1976, p. 194-196). Citons aussi Nikolaj Muhin (1890-1943), un instituteur qui commence à écrire en 1907, mais son premier livre, un long poème, ne sera publié qu'en 1919. Il sera connu pour des pièces de théâtre sur la vie de village (Pisatelimar 1988, p. 191-194). Le dernier nom de cette génération qui traverse les décennies est V. Savi (Vladimir Muhin, 1888-1938) dont le profil rappelle le komi Ėobdinsa Vittor (Viktor Savin, cf. Cagnoli 2011), puisqu'il est l'un des responsables bolchéviques maris dès 1918. Responsable de l'éducation et du parti mari, il fait un doctorat à Moscou et à la direction de l'Institut de recherche mari. En même temps que ses activités politiques, il avait commencé à écrire avant la révolution, dans tous les genres. Il pose les fondements des institutions culturelles maries – théâtre, musée, maison d'édition, association d'histoire locale (Pisatelimari 1988, p. 246-251). Enfin, encore avant la révolution, outre les *Marlakalendar'*, une autre école d'écriture émerge : comme ailleurs chez les allogènes de Russie, le premier organe de presse commence à paraître en 1915, *Vojnauver*, qui donne l'occasion à de jeunes « journalistes » de commencer à pratiquer l'écriture dans leur langue maternelle. C'est ainsi qu'Aleksandr Konakov (1887-1922) eut le temps, avant sa mort prématurée, de publier en 1919 quelques pièces de théâtre (Pisatelimari 1976, p. 150-151). La multiplication, après 1917 et pendant toute la guerre civile, des journaux révolutionnaires dans l'armée bolchévique jouera également un certain rôle de pépinière de la pratique littéraire.

Sergej Čavajn (1888-1937) comme précurseur

Parmi ces précurseurs, Sergej Čavajn (Sergej Grigor'evič Grigor'ev) occupe une place éminente. Comme le souligne Vasinkin, on utilise à son sujet la plupart du temps l'adjectif « premier » : auteur du premier poème, du premier récit, de la première pièce de théâtre, premier Mari membre de l'Union des écrivains de l'URSS (1934) (Vasinkin 1992, p. 5). Nourri des traditions de l'oralité populaire par sa mère, excellente conteuse, c'est en tant que poète qu'il se fait connaître. Plus tard, la rencontre avec la littérature russe ne manquera pas de l'inspirer. En effet, c'est lui qui, par un poème rédigé et lu à l'école normale de Kazan en 1905, donne le coup d'envoi à la littérature mari d'auteur. Le poème qui le rend célèbre s'intitule « Le bosquet » et est, de prime abord, un chant à son pays natal, à un bosquet qui lui est cher.

Ото

Иктымькотоуло мемнанэлыште,

Шогатудоотокугерсерыште.

Туштоладыра дечладырапушенгекушкеш,

Тушто мотор деч мотор саскашочеш,

Тушто, у жарлышта шлонгаште, шўшпыкмура,

Тудоотогы черышкеяндарпамашйога.

Туштошудыжату жаргырак,
Туштопеледышатсылнырак.
Тудоотыммыййөрәтем,
Туштопушенгеруышыммыйвурсем.

(1905 ий 5 декабрь)

La boulaie

Dans nos contrées il pousse une boulaie
Bordant la rive d'un puissant cours d'eau
De tous les arbres les plus verdoyants,
Les plus blanches des fleurs nous y sourient.
Dans les fourrés pépie le rossignol,
Une eau claire descend vers le ruisseau
Et l'herbe plus qu'ailleurs est douce et verte
Et plus qu'ailleurs la fleur est fraîche et blanche
Cette boulaie est si chère à mon cœur...
Que soit maudit qui ose l'entailler !

(le 5 décembre 1905 Traduction Eva Toulouze)

Ce poème n'a rien de révolutionnaire, sauf à considérer, comme l'ont fait les exégètes soviétiques, que le dernier vers est allégorique, ou que le bosquet est, dans la tradition orale marie, une allégorie du peuple (Romanov 1992, p. 9). Si telle était l'intention de l'auteur, la protestation reste modérée, individuelle, magique ; de plus, aucun exemple n'est donné de l'assimilation entre bosquet et peuple, et ces interprétations restent « tirées par les cheveux ». On pourrait imaginer que la référence à un bosquet renvoie au rôle du bosquet sacré dans la religion traditionnelle marie – alors que l'auteur est étudiant dans un établissement religieux et qu'il est censé être chrétien... Si cette interprétation est justifiée, on aurait là un geste dissimulé de défi à l'égard des autorités locales.

Comme tous les intellectuels de sa génération, Čavajn croit au savoir. L'un de ses premiers poèmes a un titre qui est tout un programme : « Le savoir est plus puissant que Dieu » (1907) ; Čavajn croit au livre (poème « Le livre », 1909). En cela il s'inscrit en même temps dans la droite ligne de l'enseignement qu'il a reçu, puisque les missionnaires faisaient la promotion du livre, et il annonce un des traits qui domineront les premières années suivant la révolution. Après avoir terminé ses études, il travaille quelques années comme instituteur de campagne, mais des ennuis avec les autorités l'amènent à s'exiler. Ces années (1915-1919) passées au Kazakhstan lui permettent de voir le monde, d'avoir une expérience extérieure, et d'enseigner dans un contexte

différent – dans une école des chemins de fer (Pisatelimari 1976, p. 282). De ce point de vue, son cheminement rappelle celui des intellectuels komis qui ont eu des expériences de travail loin de chez eux.

Mais Čavajņ ne se fait pas connaître uniquement comme poète lyrique dans les années qui précèdent la révolution. Il se tourne d'emblée vers le thème historique, comme le fait chez les Oudmourtes KedraMitrej (DmitrijKorepanov), qui en 1916 publie un poème historique intitulé Pan Rejmit. Sergej Čavajņ se présente ainsi en historien des anciens Maris. La différence est que l'auteur mari écrit en mari, alors que KedraMitrej avant la révolution ne publie qu'en russe. Le thème historique est typique des éveils nationaux : il s'agit de donner des lettres de noblesse à un peuple opprimé et privé de pouvoir politique, en montrant qu'il a un passé et qu'il a connu des jours plus heureux. Pour les Maris, la période « glorieuse » est celle de la résistance au pouvoir moscovite, qui s'affirme dans la région après la chute du khanat de Kazan en 1552. Les guerres tchéremisses (cf. Nikiforov 2012, Lallukka 2012) tiennent leur nom de la résistance acharnée que les Maris opposèrent aux autorités russes.

Sur ce thème, Čavajņ écrit dans des genres différents, en prose et en poésie, et publie même des essais, aussi bien dans les *Marlakalendar'* que séparément. Parmi ces œuvres, il faut en relever deux. La première œuvre en prose en mari paraît en 1908 : il s'agit d'un essai intitulé *Sur la vie du peuple mari dans des temps reculés*. Ce recueil est publié dans le dialecte de la région où est né l'auteur, celle de Morko, mais l'auteur y ajoute un lexique permettant aux lecteurs originaires d'autres régions de comprendre le texte (Pengitov 1964, p. 7). Ainsi, à la différence de ce qui se passe, par exemple, chez les Oudmourtes, la prose en langue mari est presque contemporaine de la poésie. Longtemps, la critique a voulu montrer Čavajņ comme un sympathisant de la révolution. C'est là sans doute une exagération, car dans ses écrits rien ne montre, avant 1917, de sympathies à proprement parler révolutionnaires : Čavajņ apparaît comme un intellectuel de l'éveil, avec tout ce que cela comporte de démocratique, de romantique, d'idéaliste. Comme Kuzebaj Gerd (et même un peu avant le poète oudmourte), il appelle son peuple à se lever, à être actif, à prendre son destin en main, à travailler, bien plus qu'à se soulever et à renverser le pouvoir en place. Ces tendances romantiques se voient dans le personnage du fugitif (1908) – traité à la même époque dans les calendriers oudmourtes par MihailMožgin. C'est un des thèmes romantiques que nous retrouvons aussi bien dans la poésie populaire (le « szegénylegény » de la poésie hongroise) que dans les débuts des littératures nationales. Il permet la dénonciation de la guerre et du service militaire. Mais de plus, les souffrances individuelles du héros, coupé de la société et des gens qu'il aime, traqué comme une bête féroce, rejoignent les souffrances collectives de son peuple. Ce thème reviendra à plusieurs reprises dans la production plus tardive de Čavajņ, notamment avec le récit issu de l'oralité qu'il intitule en 1920 *Le péché rachète le péché* et, en 1927, *Okavij* où le héros est un homme vendu par son père à l'armée, devenu bandit, qui sauve son âme en détruisant un esprit maléfique (la fin est différente dans la deuxième version).

Enfin, les légendes maries fournissent à Čavajņ matière à élaboration littéraire, en prose aussi bien qu'en poésie. Ainsi le poème « Čotkar, le héros » (1912), où le personnage principal est un héros de légende : protecteur des Maris, il a promis de se lever de sa tombe et de venir les aider contre l'ennemi en cas de besoin. Mais un jour on l'appelle en vain : c'est fini, plus jamais il ne se lèvera et les Maris souffriront à jamais sans protection. Le deuxième texte fondateur est non pas un essai, mais un récit en prose intitulé *Jylanda*, du nom de son héros principal. C'est un récit inspiré d'une légende que Čavajņ avait entendue dans son village, évoquant le soutien accordé aux Russes, qui

menacent le khanat de Kazan, par le prince mari dont le nom donne le titre à la pièce. Le fait d'en faire un récit à thèse marque, comme le souligne Lallukka (1994, p. 45), une étape dans la prise de conscience par les Maris de leur dignité de peuple : la conclusion de Čavajn est, semble-t-il, triviale – « Vous êtes comme tous les autres ». Mais elle représente, d'après l'auteur lui-même, un tournant dans la manière dont les Maris se voient par rapport aux autres, aux groupes dominants.

Čavajn dans l'entre-deux-guerres

Sergej Čavajn apparaît dans les années 1920 comme le chef de file des intellectuels maris. Pourquoi ? C'est qu'il avait déjà réussi à établir une réputation d'écrivain avant même que s'ouvrent à la culture marie de nouvelles perspectives. De plus, il est très directement engagé dans l'animation de la vie littéraire et de la toute nouvelle culture écrite en train de s'établir : il s'engage, aussitôt après la guerre civile, dans la rédaction du principal journal en mari, *Joškar keče* (Le soleil rouge), dont il finira par être rédacteur en chef, ce qui lui donne une position d'autorité dans la vie sociale et intellectuelle de la région.

Son profil est celui d'un homme de son époque. Comme les autres intellectuels, Čavajn est porteur d'une certaine idéologie qui semble rejoindre l'idéologie bolchévique et comme les autres, il est polyvalent et accomplit une œuvre impressionnante par son volume et par l'étendue du terrain couvert.

L'idéologie dont il est porteur est une idéologie d'éveil national. Il a pris conscience, sans doute à l'école de Kazan, d'une identité spécifique, non reconnue et non valorisée par la société – mais valorisée en partie du moins par les missionnaires qui s'en emparent afin de promouvoir leurs valeurs et leurs objectifs. La période autour de 1905 est particulièrement féconde car toute la Russie découvre qu'il est possible de faire pression sur l'autocratie et que celle-ci peut reculer. Dans cette remise en cause des schémas d'immuableté totale, les hommes instruits issus des nationalités se sentent appelés à remplir une mission particulière. Ils ont un outil efficace, cette culture écrite qu'ils ont acquise et qu'ils entendent mettre au service de leur peuple. Cette génération d'intellectuels est fondamentalement dévouée à la cause de cette entité nouvelle qu'elle appelle « mon peuple ». Tout son engagement tourne autour de cette cause. La toute première dimension de cet engagement est la quête de dignité. Chacun a connu les quolibets et le mépris pratiquement raciste des non-autochtones à leur égard. Nous avons dans les publications de l'époque quelques beaux exemples de l'image d'infériorité qui leur est renvoyée par le regard de l'autre (Dido 1900, Dido 1902). Leur premier souci est de rétablir la dignité de leur peuple. Cette revendication a des implications diverses : ainsi, leur langue est aussi digne de respect que la langue dominante et doit pouvoir opérer dans tous les domaines du réel. Čavajn résume son action de la manière suivante :

Le feu créatif dans mon cœur s'est allumé non point pour ma gloire personnelle, mais pour mon peuple, pour qu'il ait un avenir lumineux. Je voulais passionnément qu'il ait une vie heureuse. Les chagrins du peuple étaient mes chagrins, ses joies – les miennes. Je n'ai jamais pensé me dissocier de mon peuple, de sa destinée... Tout ce qu'il y a de bien, de généreux dans mon œuvre est né de l'amour que je porte aux travailleurs maris, de mon désir de les aider à construire au plus vite le

socialisme. (Discours prononcé à l'occasion du 30^e anniversaire de son activité littéraire, en 1935, in Vasinkin 1992, p. 7).

Telle est la motivation première des intellectuels de cette génération. Dans ce contexte, leurs aspirations rencontrent celles des bolchéviques. Là, cependant, se produit un malentendu qui ne sera levé, tragiquement, que dans la décennie suivante. En effet, si les bolchéviques se présentent avec un programme culturel correspondant aux besoins exprimés par les intelligentsias nationales, c'est là un élément de leur tactique et non de leur stratégie de principe. Cette tactique, et c'est sans doute ce qui a induit les intellectuels nationaux en erreur, était sincère : les dirigeants communistes sont effectivement, au début des années 1920, dans une logique de soutien aux mal-aimés du tsarisme. Ils n'ont pas programmé leur élimination à terme. Ils répondent au jour le jour aux problèmes qui leur sont posés et qui sont foule. Mais ce qui est certain, c'est que leur vision du monde et par conséquent leur projet, ne laissent pas de place aux nationalités : celles-ci sont une contingence de la réalité qu'ils sont obligés de gérer, mais le projet communiste les considère comme une superstructure destinée à disparaître. Les intellectuels des nationalités ne s'en rendent pas compte et ils adhèrent totalement à une idéologie qui, en fait, dans ses prémisses, les nie. Cela émergera dans la décennie suivante.

Enfin, l'un des traits caractéristiques de cette génération est la polyvalence.

Les moments de crise produisent un redoublement de vie chez les hommes. Dans une société qui se dissout et se recompose, la lutte des deux génies, le choc du passé et de l'avenir, le mélange des mœurs anciennes et des mœurs nouvelles forment une combinaison transitoire qui ne laisse pas un moment d'ennui (Châteaubriand, Mémoires d'outre-tombe I).

Cette citation exprime bien le phénomène qui caractérise le début des années 1920 en Russie soviétique. Čavajn est instituteur, auteur d'un manuel (1910). Il a enseigné dans son pays et ailleurs. Non seulement il a enseigné, mais il a aussi dirigé une école. De plus il écrit – de la prose, de la poésie, du théâtre, des articles journalistiques, des essais. À cette époque-là, la plupart des écrivains ont été formés comme instituteurs, puisqu'il était impossible pour un autochtone d'obtenir une autre formation supérieure. Il traduit du russe. Il écrit dans la presse et prend même la direction d'un journal. Du journal il passe à la direction d'une maison d'édition : Čavajn aura ainsi exercé tous les métiers liés à la pratique de l'écrit. Ensuite, au milieu des années 1930, il travaillera comme spécialiste du répertoire au théâtre national mari. En même temps, c'est l'un des fondateurs de l'Union des écrivains, l'Association marie des écrivains prolétariens. Ce profil rappelle celui de Kuzebaj Gerd, son homologue oudmourte de dix ans plus jeune – lui aussi instituteur, acteur, directeur de jardin d'enfants, directeur de musée, fondateur de l'association des écrivains.

Čavajn comme écrivain

Dans son œuvre considérable et variée, nous avons vu que Čavajn expérimente plusieurs genres : en poésie il écrit des œuvres de longueur variable, lyriques, épiques et sociales ; il écrit des pièces de théâtre, et des drames musicaux ; enfin, des récits plus ou moins longs allant jusqu'au roman (*Elnet* 1936).

Si les genres pratiqués sont divers, de nombreux thèmes sont récurrents dans l'œuvre de Čavajn. Nous avons vu que dans la période précédant la révolution il avait écrit des poèmes et des textes en prose sur le passé des Maris. Ce thème est une de ses constantes : donner au peuple mari un passé, montrer les injustices qui lui ont été faites, l'oppression qu'il a dû subir. Or ce thème, bienvenu aux yeux des autorités soviétiques aux alentours de la révolution puisqu'il permet de mettre en évidence l'iniquité du régime antérieur, devient de plus en plus douteux au fur et à mesure que le régime se stabilise : ce qui était vu auparavant comme dénonciation d'une injustice de classe apparaît désormais comme un appel à la haine antirusse, comme du nationalisme. De ce point de vue, il faut relever la pièce *Akpatyr* (1935), à partir de laquelle le compositeur Erik Sapajev a fait un opéra (1963). On peut la mettre en relation avec une œuvre à thème analogue, le roman oudmourte *Gajan* de MihailKonovalov, publié en 1936 : ces deux œuvres sont toutes deux situées dans le cadre de la « guerre paysanne » menée par EmeljanPugačov (1773-1774) et ont comme héros principal les leaders respectivement mari et oudmourte dans cette révolte. Dans la vision soviétique, ces guerres paysannes préfiguraient la lutte des classes, et dès lors, ce thème permettait aux écrivains nationaux de travailler sur leur passé tout en étant « dans la ligne ».

En même temps, Čavajn se penche également sur le passé le plus récent : les événements révolutionnaires et leurs conséquences pour le paysan mari. C'est là un thème de l'époque, une littérature à thèse, qui peut cependant rester plaisante si elle est développée avec talent. Surtout quand ce thème se conjugue avec d'autres, enracinés dans les traditions orales et dans la vision du monde mari : ainsi dans sa pièce *Le rucher*(1928), la communion de l'homme avec la nature joue un rôle central. C'est l'histoire d'une jeune fille, orpheline, qui vit dans la forêt avec son rucher ; sauvageonne au début de la pièce, elle finit par devenir institutrice. Cette œuvre reste très populaire encore aujourd'hui de par son caractère clairement mari. Chez Čavajn, le sommet dans ce domaine est sa dernière grande œuvre : le roman *Elnet*, du nom du village au centre de l'intrigue, qui a également servi de base à un opéra. Ce roman devait se présenter comme une trilogie : l'auteur eut seulement le temps d'en publier la première partie et d'écrire la deuxième. Le héros principal de l'histoire est un instituteur, Vetkan, sorte d'*alter ego* de l'auteur : son évolution, la prise de conscience de sa responsabilité d'intellectuel dans les années qui suivent 1905 constituent la matière principale du roman.

Par analogie, un autre thème récurrent, surtout dans sa poésie, est l'expression de la gratitude des Maris envers le parti et la révolution qui ont permis d'avancer vers un avenir meilleur. Il faut reconnaître qu'il s'agit là d'une poésie souvent grandiloquente, qui, tout en étant profondément sincère dans son contexte, a beaucoup de difficultés à passer aujourd'hui, tant elle a perdu de son actualité : si, au début des années 1920, venant d'écrivains qui souvent n'étaient même pas membres du parti, elle pouvait avoir une certaine fraîcheur, ses accents de sincérité s'effacent quand elle est lue après que des décennies de louanges formelles et propagandistes se sont sédimentées par-dessus, et alors que l'histoire a montré l'inanité des espoirs qu'ils exprimaient.

Enfin, l'un des apports de Čavajn dans la culture mari est d'avoir traduit un grand nombre de classiques russes : plusieurs pièces de théâtre, contes et poèmes de Pouchkine, des œuvres de Gogol et de Gorki. Ce qui est important, dans ces traductions, c'est le travail fait sur la langue mari : en se confrontant à de grands classiques de la poésie et de la prose russes, les écrivains sont amenés à enrichir leur propre langue, à explorer les capacités d'expression. Or c'est là l'un des enjeux de la période que nous

examinons : mettre la langue mari en mesure d'être langue de culture et d'éducation. Il faudra attendre les années 1990 pour que ce travail soit repris et développé.

Conclusion

Čavajn tomba victime de l'année 1937, année noire des purges stalinienne. Il est non seulement accusé, comme tant d'autres, de nationalisme bourgeois et d'idéalisation du passé, mais également d'espionnage au profit de la Finlande, comme avant lui l'écrivain oudmourte Kuzebaj Gerd. Si ce dernier fut, en 1934, condamné au terme d'un long procès d'abord à mort, puis à dix ans de camp, Čavajn, lui, n'a même pas de procès : il est condamné à mort par une « troïka » du NKVD et exécuté aussitôt, le 11 novembre 1937, à Joškar-Ola. Gerd, lui, avait été fusillé dix jours plus tôt, le 1^{er} novembre 1937 en Carélie. Tous deux, par leur itinéraire intellectuel et leur action enthousiaste, sont les représentants exemplaires d'une génération. Ils la représentent aussi dans sa disparition tragique. Tous deux ont porté les capacités poétiques de leur langue à leur sommet, et ils restent, pour leurs peuples, une référence absolue.

Cet article se veut un hommage tardif, mais le premier en langue française, à Sergej Čavajn, qui a été pour le peuple mari cette figure de proue intellectuelle si indispensable dans la construction de son identité.

Bibliographie

- ANTROPOV Gennadij 2013, « L'émergence et le développement de la littérature mari », *Les Maris, questions d'histoire et de culture*, Bibliothèque finno-ougrienne n°25, L'Harmattan-ADÉFO, p. 235-250.
- АРАКАЈЕВ 1990 = Апакаев П. А., *Просветители марийского края*, Йошкар Ола, 1990.
- ASYLBAJEV 1961 = Асылбаев, А.А., «К биографии М. Шкетана», *Вопросы языка, литературы и фольклора*, Йошкар-Ола 1961, с. 3-47
- BERECZKI Gábor 1994, *A Névától az Urálig*, Szombathely, 1994.
- CAGNOLI Sébastien 2011 Nobdinsa Vittor et Francis Gag. *Le théâtre au service de la langue*, Nice : Serre éditeur.
- DIDO 1900 = Дидо, «Заметки и наблюдения (Из заметок бывшего сельского учителя)», *Русская школа*, 1900/3, с. 156-161.
- DIDO 1902 = Дидо, *Заметки и наблюдения (Из заметок бывшего сельского учителя)*, Санкт-Петербург.
- EMAN 1940 = Эман, С. И., «Дореволюционные письменные памятники на марийском языке (Продолжение)», *Труды Мар НИИ*, вып. Вопросы истории, языка, литературы и фольклора мари, Йошкар-Ола 1940, с. 119-149.
- GUSEV 1973 = Гусев, К. Р., «К вопросу о возникновении марийской письменности», *Вопросы марийского языкознания*, вып. III, Йошкар-Ола 1973, с. 153-162.
- IVANOV Ivan, 1997, "Some Problems of Formation and Functioning of the Mari Literary Language", *Linguistica Uralica XXXIII*, Tallinn 1997/1, lk 41-50.

- LALLUKKA Seppo, 1987, "Kazan's Teacher's Seminary and the Awakening of the Finnic Peoples of the Volga-Urals Region", *Studia Slavica Finlandiensia*, T. IV Helsinki, pp. 143-165.
- LALLUKKA Seppo, 1994 = Лаллукка, Сеппо, «Казанская семинария учителей и пробуждение финских народов в регионе между Волгой и Уралом», *Вестник удмуртского университета* 1994/7, Ижевск, с. 38-50.
- LALLUKKA Seppo, 2013, « Les guerres tchérémisses et les conflits religieux, facteurs d'émergence d'une identité prémoderne et d'un proto-nationalisme mari », *Les Maris, questions d'histoire et de culture*, Bibliothèque finno-ougrienne n°25, L'Harmattan-ADÉFO, p. 51-86.
- MARLIT 1989 = *История марийской литературы*, Йошкар-Ола 1989.
- MOREAU Jean-Luc 1966, « Panorama de la littérature oudmourte (votiake) », *Études Finno-Ougriennes*, III, Paris 1966, pp. 143-152.
- NIKOFOROV Sergej 2013, « Sur l'histoire des Maris. Des origines à nos jours », *Les Maris, questions d'histoire et de culture*, Bibliothèque finno-ougrienne n°25, L'Harmattan-ADÉFO, p. 25-50.
- PENGITOV 1964 = Пенгитов, Н.Т., «Пути развития марийского литературного языка», *Вопросы Марийского языкознания* вып. I, Йошкар-Ола, с. 4-16.
- PISATELI MARI 1976 = Александров, А., Беспалова Г., Васин К., *Писатели Марийской АССР. Библиографический справочник*, Йошкар-Ола.
- PISATELI MARI 1988 = Беспалова Г., Васин К., Зайнев, Г., *Писатели Марийской АССР. Библиографический справочник*, Йошкар-Ола.
- TOULOUZE Eva, 2004, « Mission et école dans la région de la Volga au XIX^e siècle : l'œuvre de Nikolaj Ilminski », *Études Finno-Ougriennes* N°36, pp. 7-46.
- VASINKIN 1991 = Васинкин, А. А., «У истоков марийской литературы», *Дооктябрьские истоки межлитературной общности Урало-Повольжья*, Ижевск, с. 109-114
- VASINKIN 1992 = Васинкин А. А., *Живое наследие*, Йошкар-Ола.